

Le Gradus ad Parnassum : pratiques éditoriales et usages familiers d'un dictionnaire poétique latin (XVIIe-XVIIIe siècles)

Emmanuelle Chapron

► **To cite this version:**

Emmanuelle Chapron. Le Gradus ad Parnassum : pratiques éditoriales et usages familiers d'un dictionnaire poétique latin (XVIIe-XVIIIe siècles) . Bulletin du bibliophile, 2013, pp.289-309. halshs-01487322

HAL Id: halshs-01487322

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01487322>

Submitted on 11 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Emmanuelle Chapron, « Le *Gradus ad Parnassum* : pratiques éditoriales et usages familiers d'un dictionnaire poétique latin (XVII^e - XVIII^e siècles) », *Bulletin du bibliophile*, 2013, n° 2, p. 289-309.

Résumé. Le *Gradus ad Parnassum* est l'un des dictionnaires poétiques latins les plus célèbres de l'époque moderne. Sorti pour la première fois des presses parisiennes de Simon Bénard en 1666, sa production ne s'arrête qu'à la fin des années 1860, peu avant que la composition en vers latins ne soit supprimée des programmes scolaires par la circulaire de Jules Ferry du 27 septembre 1880. Le petit nombre de *Gradus* aujourd'hui conservés dans les bibliothèques peine à rendre compte des milliers d'exemplaires qui n'ont pas survécu aux destructions et aux manipulations des élèves. Les archives de la Librairie royale révèlent mieux le poids et les enjeux économiques d'une production qui, parce qu'elle irriguait l'ensemble des collèges du royaume, suscita de nombreuses convoitises et d'interminables procès entre la fin du XVII^e siècle et les premières décennies du siècle suivant. Les annotations, dessins et autres graphes qui marquent fréquemment les exemplaires parvenus jusqu'à nous, témoignent pour leur part de la familiarité avec laquelle ces instruments de travail étaient manipulés par les élèves, dans leurs exercices latins comme dans leurs moments d'oisiveté. Livre sans qualité, le *Gradus* apparaît ainsi comme un observatoire privilégié des pratiques commerciales et des usages du livre scolaire dans la France d'Ancien Régime.

Le *Gradus ad Parnassum* :
pratiques éditoriales et usages familiers d'un dictionnaire poétique latin
(XVII^e-XVIII^e siècles).

Emmanuelle Chapron
Aix Marseille univ, CNRS, Telemme, Aix-en-Provence, France
Institut universitaire de France

Le Gradus ad Parnassum est l'un des dictionnaires poétiques latins les plus célèbres de l'époque moderne. Sorti des presses parisiennes de Simon Bénard en 1666, il connaît pendant deux siècles un nombre considérable d'éditions et d'adaptations, partout en Europe, si bien que le terme en vient à désigner génériquement toute sorte de dictionnaire poétique. En France, sa production ne s'arrête qu'à la fin des années 1860, peu avant que la composition en vers latins ne soit supprimée des programmes scolaires par la circulaire de Jules Ferry du 27 septembre 1880¹. Le petit nombre de *Gradus* aujourd'hui conservés dans les bibliothèques peine à rendre compte des milliers d'exemplaires qui n'ont pas survécu aux destructions et aux manipulations des élèves. Les archives de la Librairie royale révèlent mieux le poids et les enjeux économiques d'une production qui, parce qu'elle irriguait l'ensemble des collèges du royaume, suscita de nombreuses convoitises et d'interminables procès entre la fin du XVII^e siècle et les premières décennies du siècle suivant. Les annotations, dessins et autres graphes qui marquent fréquemment les exemplaires parvenus jusqu'à nous, témoignent pour leur part de la familiarité avec laquelle ces instruments de travail étaient manipulés par les élèves, dans leurs exercices latins comme dans leurs moments d'oisiveté. Livre sans qualité, le *Gradus* apparaît ainsi comme un observatoire privilégié des pratiques commerciales et des usages du livre scolaire dans la France d'Ancien Régime.

Genèse d'un best-seller.

Le collège d'Ancien Régime est, selon l'expression de Marie-Madeleine Compère, un « pays latin »². L'enseignement des humanités classiques, qui constitue l'essentiel de la formation des élites sociales, s'y appuie sur toute une panoplie d'exercices, oraux et écrits, en prose et en vers, individuels et collectifs, qui doivent non seulement faciliter l'accès des élèves aux poètes latins de l'Antiquité, mais également leur inculquer le sens de la mesure,

¹ Monique Bouquet, « La composition en vers latin : une pratique créatrice », *Skholê*, hors-série n° 1, 2004, p. 49-56. Clément Falcucci, *L'humanisme dans l'enseignement secondaire en France au XIX^e siècle*, Toulouse, 1939, p. 340-341 et 354. Il n'est pas exclu que les exemplaires survivants du *Gradus* aient continué à être utilisés, y compris pour d'autres usages que la versification et la composition latines. Anne-Marie Franc suggère que Rimbaud a pu s'en inspirer – alors qu'il servait encore dans les classes – pour l'écriture du poème *Voyelles* (1871) (« Voyelles, un adieu aux vers latins », *Poétique*, 60, 1984, p. 411-422). Le *Gradus* a fait l'objet d'une recherche pionnière de Robert Campion Ennen (« The early History of the *Gradus ad Parnassum* », *Archivum historicum Societatis Iesu*, 56, 1987, p. 233-261), qui fournit des éléments sur la diffusion européenne de l'ouvrage.

² Marie-Madeleine Compère, *Du collège au lycée (1500-1850). Généalogie de l'enseignement secondaire français*, Paris, 1985.

fortifier leur style et développer leur éloquence³. En dehors du collège, la pratique des vers latins est une compétence sociale qui témoigne d'études achevées et de qualités susceptibles d'être mises au service de la chaire ou du barreau. La composition en vers est l'exercice central de la classe de rhétorique, mais elle se prépare dans les classes inférieures, avec l'apprentissage des règles de la quantité et la pratique de petites compositions adaptées à l'âge des écoliers, épigrammes, emblèmes ou énigmes. En quatrième, l'élève commence par « retourner » le vers, c'est-à-dire par remettre en vers un texte réduit en prose par le maître. Dans les classes suivantes, il doit compléter des vers tronqués, retraduire en latin des textes classiques mis en langue vernaculaire, traduire en latin des poètes français et, finalement, proposer des vers de son cru⁴. Les exercices donnés par le père Hardouin au collège Louis-le-Grand dans les années 1720 mettent en évidence les progrès réalisés d'une classe à l'autre, les élèves faisant preuve d'une maîtrise croissante des règles grammaticales, prosodiques et métriques, et manifestant « sinon une originalité vraie, du moins une aisance certaine à composer des vers justes en appliquant les règles et les recettes enseignées par leurs maîtres »⁵.

Tout au long de ces exercices, les élèves peuvent s'appuyer sur des instruments de travail éprouvés, méthodes et dictionnaires poétiques. Les premiers best-sellers en ce domaine remontent aux dernières années du XVI^e siècle, comme le *Parnassus poeticus* de Nicolas de Nomexy (1595) ou la *Prosodia promptissima* d'Henricus Smetius, professeur de médecine à Leyde (1599)⁶. Dans la première moitié du XVII^e siècle, leur production se fait plutôt dans les grandes villes de province, à Lyon, à Rouen, mais également à Limoges ou à Tulle qui alimentent les collèges de toute la province d'Aquitaine : la *Prosodia* de Smet connaît ainsi au moins vingt-trois éditions rouennaises et neuf éditions lyonnaises entre 1607 et 1662. Cette production provinciale traduit la montée en puissance de dynasties locales qui se mettent dans la première moitié du XVII^e siècle « au service d'un créneau inédit : une littérature religio-scolaire déclinée sur une infinité de modalités », comme les Lallemand à Rouen ou les Barbou de Limoges⁷. Le *Gradus ad Parnassum*, dont les premières éditions sont exclusivement parisiennes, matérialise ainsi un double retournement : le renouvellement de l'offre imprimée au profit de titres qui évincent progressivement ceux de la première moitié du siècle, et la confiscation de cette production pédagogique par une nouvelle génération de libraires-imprimeurs parisiens favorisés par la mise en place du régime des privilèges.

Le *Gradus* naît au cœur du quartier latin, rue Saint-Jacques, dans la boutique des Bénard. Au milieu du XVII^e siècle, Guillaume Bénard pratique la reliure⁸. Il édite également

³ André Chervel, Marie-Madeleine Compère (dir.), *Les humanités classiques, Histoire de l'éducation*, 174, mai 1997.

⁴ Exercices décrits dans Charles Rollin, *De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres, par rapport à l'esprit et au cœur [Traité des études]*, Paris, 1726-1728.

⁵ Marie-Madeleine Compère, Dolorès Pralon-Julia, *Performances scolaires de collégiens sous l'Ancien Régime. Etude d'exercices latins rédigés au collège Louis-le-Grand vers 1720*, Paris, 1992, p. 125.

⁶ Alain Cullière, « Le *Parnassus poeticus* de Nicolas de Nomexy. Histoire d'un best-seller au XVII^e siècle », *Bulletin du bibliophile*, 1985, n° 4, p. 417-430.

⁷ Mellot, *L'édition rouennaise*, p. 79 (voir sigles à la fin de l'article). Paul Ducourtieux, *Les Barbou imprimeurs, Lyon-Limoges-Paris (1524-1820)*, Limoges, 1894-1896.

⁸ L'inventaire réalisé à la mort de son épouse, Anne Pelé, en 1628, révèle cinq presses à presser et 300 volumes dans la boutique. Lorsqu'il se retire, son atelier et son fonds de commerce valent 4000 livres (Martin, *Livre, pouvoirs et société*, p. 412).

de petits ouvrages, heures ou livres de classe : il fait paraître en 1652, avec Jean Jullien, un *Apparatus elegantiarum* à 1000 exemplaires et la même année, un *Synonymorum et epithetorum thesaurus* d'un jésuite anonyme⁹. Ce dernier ouvrage se présente comme un compendium destiné aux apprentis poètes, rassemblant par ordre alphabétique une liste de mots assortis de synonymes et d'épithètes, le tout avec l'indication de la quantité des syllabes. L'ouvrage est à l'évidence une bonne affaire car son fils Simon demande en 1659 la permission d'en faire paraître une quatrième édition, arguant qu'« ayant esté recherché en plusieurs endroits du Royaume, il ne s'en est trouvé aucun exemplaire »¹⁰. Le *Novus thesaurus* imprimé en octobre 1659 avec un privilège royal de dix ans s'orne d'un nouveau sous-titre, *sive Gradus ad Parnassum*¹¹. Cette dernière appellation n'est pas du cru des Bénard : elle leur vient directement du fonds de l'ancien associé de Guillaume, Jean Jullien, qui a obtenu en 1655 la permission d'imprimer un *Gradus ad Parnassum, sive Latinae poeseos tyrocinium*, un dictionnaire poétique conçu sur le même modèle que le *Thesaurus*¹². Les deux ouvrages poursuivent un temps leur carrière séparément : en 1660, juste avant sa mort, Jean Jullien imprime encore un *Gradus*, tandis que Simon Bénard fait paraître la cinquième édition du *Novus thesaurus* en 1662¹³. C'est ce dernier qui prend l'initiative de rassembler les deux ouvrages et de les distribuer sous le titre le plus capable de concurrencer les autres « portes des muses » et « cours royales du Parnasse » qui remplissent les cartables des écoliers. En 1666, les deux titres sont ainsi « joints ensemble pour l'utilité et soulagement de la jeunesse, ne faisant à présent qu'un livre, lequel est intitulé, *Gradus ad Parnassum, sive Novus synonymorum, epithetorum et phrasium poeticarum thesaurus* »¹⁴. Les éditions s'en succèdent ensuite à un rythme rapide, tous les trois ans en moyenne, conformément à la pratique des éditeurs d'Ancien Régime qui préfèrent réitérer à courte échéance des tirages moyens (1500 à 2000 exemplaires), plutôt que de prendre le risque de voir s'accumuler des stocks d'invendus¹⁵.

Le *Gradus* s'inscrit en effet dans un paysage assez dense de manuels de poésie latine à l'usage des petites classes des collèges, qu'il contribue à renouveler. Son sous-titre énumère un certain nombre de ces ouvrages qu'il prétend, et réussit bien souvent à remplacer. Certains sont déjà en voie d'épuisement au moment où le *Gradus* fait sa percée : le *Parnassus poeticus* de Nicolas de Nomexy n'est plus produit à cette époque que dans l'Empire et en Italie¹⁶ ; la *Prosodia* d'Hendrik Smet et les *Elegantiarum poeticarum flores* de Jean Blumerel

⁹ BnF, ms. fr. 16752, fol. 135, permission d'imprimer du 23 décembre 1651 pour le *Thesaurus*. Exemplaire conservé : BnF, YC-13266. La permission est renouvelée en décembre 1656 (BnF, ms. fr. 16753, fol. 37). Martin, *Livre, pouvoirs et société*, p. 378.

¹⁰ BnF, ms. fr. 16753, fol. 58, privilège du 1^{er} mars 1659.

¹¹ La première édition de Bénard portant le sous-titre *Gradus ad Parnassum* ne date donc pas de 1662, comme le retient Robert Campion Ennen, mais de 1659, comme en témoigne l'exemplaire conservé à la bibliothèque de Valognes [C 6988] (« The early History of the *Gradus ad Parnassum* »).

¹² BnF, ms. fr. 16753, fol. 21, 21 mai 1655.

¹³ Martin, *Livre, pouvoirs et société*, p. 378 (d'après AN, Minutier central, XLIX, inventaire après décès de Jean Jullien, 16 novembre 1660).

¹⁴ Selon le privilège du 6 août 1665, délivré pour la 8^e édition du *Thesaurus* [BnF YC-4654].

¹⁵ On connaît des éditions en 1668, 1674, 1678, 1679, 1684, 1687. L'édition de 1660 de Jullien se fait à 1500 exemplaires.

¹⁶ Le *Parnassus poeticus* connaît environ vingt-cinq éditions en France entre 1609 et 1625 (Cullière, « Le Parnassus poeticus »).

s'interrompent dans les années 1660, après une trentaine d'éditions¹⁷. Le succès du *Gradus* tient en premier lieu à ses qualités de composition. Il assure la synthèse d'éléments présentés jusqu'alors séparément : liste des mots avec leurs synonymes et les épithètes qui leur sont couramment associées, indication des quantités, vers classiques illustrant leur emploi, rappel des principes de la versification. La composition des notices ne cesse d'ailleurs de s'enrichir, ce dont témoigne l'allongement constant du sous-titre qui ne se stabilise que les dernières années du XVII^e siècle : indication du genre et du génitif des noms, du parfait et du supin des verbes, introduction de termes historiques, mythologiques et géographiques, etc. L'édition de 1687 inclut la traduction des mots latins en français, en même temps que le bref traité de versification latine est tourné en langue vernaculaire, attestant du déclin du latin au sein même du monde scolaire. Alimenté par tous ces ajouts, le volume s'épaissit : de 688 pages dans l'édition de 1663, il atteint rapidement le millier de pages et 1271 pages dans celle de 1698, dite *novissima, praecedentibus auctior*¹⁸.

Le succès de l'ouvrage repose certes sur ses qualités propres et la synthèse habile qu'il propose aux maîtres et aux écoliers, mais il s'explique également par la nouvelle conjoncture éditoriale. Le milieu du XVII^e siècle voit en effet le développement d'une génération de libraires parisiens possédant leurs presses et travaillant pour les jésuites, là où les ouvrages précédents étaient principalement produits en province, à Lyon et Rouen, secondairement à Caen ou Limoges, ou à Paris par de grands éditeurs sur le déclin comme Antoine Berthier ou Sébastien Cramoisy. La réussite commerciale du *Gradus* s'inscrit ainsi dans le cadre de la collaboration étroite qui s'établit entre les Bénard et la compagnie de Jésus, et dont le témoignage un peu aigre de Thomas Jolly, beau-frère et ancien associé de Simon Bénard, permet de reconstituer les étapes¹⁹.

Ne savait-on pas que son père [Guillaume Bénard] estant venu à Paris sans aucun bien, tout ce qu'il put faire, fut de s'établir fort médiocrement dans le métier de relieur, et de vendre aux écoliers des R. P. Jésuites, des livres de thèmes, des plumes et de l'encre. Que celui-ci [Simon Bénard] ayant fait quelques études en servant dans le collège où il demeura jusqu'à l'âge de vingt ans, s'éleva un peu au-dessus de l'employ de son père par le débit de quelques livres de classe presque tous contrefaits, ce qui lui fit de mesme de meschantes affaires ?²⁰

Quoi qu'il en soit, Bénard devient progressivement un partenaire important des pères, dont le collège de Clermont jouxte sa boutique de la rue Saint-Jacques. En juin 1679, il obtient un privilège décennal pour les feuilles et auteurs destinés aux classes du collège, distingués par

¹⁷ D'autres encore n'ont connu qu'un succès restreint, comme le *Thesaurus Virgilii* du jésuite Michel Coyssard (Lyon, 1610), le *Delectus epithetorum latinae poeseos* de Nicolas Le Roux (Paris, Cramoisy, 1631) ou le *Janua Musarum* de Lodovico Cavalli, minime de Bologne (Paris, Berthier, 1647).

¹⁸ Sur la composition du texte et les influences éditoriales, voir l'étude précise de R. Campion Ennen, « The early History of the *Gradus ad Parnassum* ».

¹⁹ Une des sœurs de Marie Dallin, l'épouse de Simon Bénard, a épousé le libraire Thomas Jolly. Les deux hommes se sont associés en 1669 mais ils ne tardent pas à faire de mauvaises affaires. Bénard propose alors la dissolution de la société ; le refus de Jolly conduit à recourir à un arbitrage extérieur (Nicolas Shapira, *Un professionnel des lettres au XVII^e siècle : Valentin Conrart, une histoire sociale*, Seyssel, 2003, p. 177). L'animosité de Jolly s'explique également par le rôle joué par Bénard dans son emprisonnement pour dettes.

²⁰ *Response de Thomas Jolly, marchand libraire à Paris au second factum des nommés Charles Thourette, Denis Thierry et Louis Billaine*, s.l.n.d., in-4^o.

l'intitulé *ad usum Collegii Patrum Societatis Jesu*²¹. Même s'il n'est pas couvert par le privilège, le *Gradus* s'inscrit désormais dans un catalogue qui comprend la grammaire grecque de Clénard, les grammaires latines de Despautère et Behourt, la rhétorique du père Soares, le *Novus apparatus Virgilii poeticus* du père jésuite Le Brun, ainsi que des feuilles classiques²². Cette collaboration pèse lourd dans l'équilibre économique de l'affaire familiale : du *Gradus*, Bénard n'attend pas moins 2000 livres de profit annuel²³. Son assassinat en mai 1684 ne remet pas en cause cette collaboration : Marie Dallin poursuit les travaux d'impression pour les jésuites et l'édition de leurs ouvrages jusqu'en mars 1712, date à laquelle elle vend son fonds à Jean Joseph Barbou²⁴.

L'édition scolaire au prisme du *Gradus* : enjeux et stratégies éditoriales.

L'histoire éditoriale du *Gradus* est emblématique des enjeux et conflits entourant la production et la diffusion des textes élémentaires pour les collèges. Comme les livres d'église, les ouvrages scolaires représentent le pain quotidien des libraires et imprimeurs du royaume. Ceux-ci cherchent donc à dégager leur production de ce qu'ils considèrent comme des entraves législatives, telles que l'obligation de demander une permission préalable à l'impression²⁵. D'un autre côté, les ouvrages scolaires constituent une rente que certains tentent de confisquer à leur profit par le biais des privilèges généraux, qui confèrent l'exclusivité de l'exploitation d'un titre pour une période donnée. Légitimes lorsqu'il s'agit de nouveautés éditoriales, les privilèges ne le sont pas lorsqu'ils concernent des titres appartenant depuis longtemps au fonds commun de la librairie ou des rééditions sans modification. Les procès ayant pour objet des ouvrages scolaires sont ainsi particulièrement nombreux dans les dernières décennies du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle, opposant les libraires parisiens entre eux ou ceux-ci à leurs confrères provinciaux.

Pendant les premières décennies de son existence, le *Gradus ad Parnassum* est protégé par un privilège général régulièrement reconduit en faveur de Simon Bénard et de sa veuve²⁶. La stratégie de leurs concurrents parisiens pour ébranler la réussite commerciale de l'ouvrage consiste à mettre sur le marché des titres similaires. En 1683, quelques années après la conclusion du procès qui confirme contre elle le monopole de Simon Bénard sur les ouvrages classiques des collèges jésuites, la veuve Thiboust obtient un privilège de dix ans sur le *Thesaurus Virgilii* du jésuite Coyssard, qui n'a pas été réédité depuis 1610 et qu'elle fait paraître la même année en association avec Pierre Esclassan. L'initiative est un coup d'épée dans l'eau : il faut dire que l'ouvrage suppose un type de manipulation différent de celui des

²¹ Privilège enregistré le 26 juin 1679, confirmé par un arrêt du Conseil le 8 mars 1680 après la contestation émise par la veuve Thiboust (BnF, ms. fr. 22074, pièce 47). Le privilège est reconduit en faveur de sa veuve pour dix ans le 1^{er} avril 1689.

²² Il s'agit d'une forme d'édition assez grossière des textes classiques latins et grecs, en fascicules de format in-4°, avec des marges et des espaces interlinéaires suffisants pour permettre aux élèves de prendre en note la construction et la traduction du texte.

²³ *Response de Thomas Jolly*.

²⁴ Sur Marie Dallin, voir la notice de Frédéric Barbier, Sabine Juratic, Annick Mellerio (dir.), *Dictionnaire des imprimeurs, libraires et gens du livre à Paris au XVIII^e siècle, A-C*, Genève, 2007, p. 206-208.

²⁵ Par exemple BnF, ms. fr. 22071, pièce 208. Mémoire touchant les privilèges (27 octobre 1703), faisant valoir qu'« il y a quantité [d'ouvrages] qui n'ont point besoin de révision, comme sont tous les livres de classes ».

²⁶ En 1658 pour 10 ans, en 1665 pour 20 ans, en 1685 pour 10 ans en faveur de Marie Dallin.

autres dictionnaires poétiques, les *loci communes* virgiliens étant regroupés en grands ensembles terminologiques. Quelques années plus tôt, les associés avaient réussi un coup beaucoup plus prometteur, avec la publication de la *Regia Parnassi, seu Palatium musarum*, qui connaît une douzaine d'éditions parisiennes jusqu'à la fin du XVII^e siècle, et au moins vingt-cinq provinciales au XVIII^e siècle. C'est cet ouvrage que vise l'« Avis sur l'utilité de ce livre » publié en tête de l'édition parisienne de 1687 du *Gradus* :

La bonté [du *Gradus*] est assez connue, puisque l'on a cessé de se servir des autres, aussitôt que celui-ci a été mis au jour ; et que depuis on a cherché tant de déguisemens, pour l'imiter et le contrefaire. Quelques-uns ont pris des matériaux, pour bâtir un *Palais* des Muses ; ils en ont voulu tirer les beautés et les ornemens, pour en faire une *Cour Royale* du Parnasse : mais on peut dire qu'ils n'ont pas assez heureusement exécuté leur dessein, et ce livre a toujours eu une meilleure approbation dans le public et dans les collèges, que tous les autres. L'usage a fait connoître que l'architecture de ce Palais a beaucoup de défauts, et que l'on voit peu de richesses dans cette Cour, parce qu'ils n'ont pas osé s'approprier tout ce qui est renfermé dans le *Trésor* que je vous présente. Si vous aimez les Muses, vous avez ici le véritable *Degré* du Parnasse. On y monte avec facilité, et avec plaisir. On y marche heureusement, et la construction en est si régulière, que l'on ne doit point craindre d'y tomber.²⁷

En réalité, la *Regia Parnassi* qui paraît à Paris en 1669 se présente comme un *Gradus* amélioré, avec la traduction des mots en français et l'ajout des périphrases aux synonymes et aux épithètes. Bien introduits auprès de la clientèle des collèges, la veuve Thiboust et Pierre Esclassan représentent par ailleurs une réelle menace commerciale. Une telle concurrence participe sans doute à accélérer les accroissements et améliorations du *Gradus* évoqués plus haut.

La seconde stratégie est développée par les libraires provinciaux. Pénalisés par la généralisation du système des privilèges et sa confiscation par le monde du livre parisien, ils trouvent un moyen d'action dans la contrefaçon des titres protégés²⁸. La première offensive vient de Lyon : en 1690, la veuve Bénard doit faire face à une contrefaçon d'André Molin²⁹. La seconde, dès l'année suivante, de Rouen : Richard IV Lallemand met le *Gradus* sous presse et le débite dans sa boutique. Lorsque la veuve fait saisir les exemplaires incriminés, il fait valoir qu'il a imprimé le *Gradus* « sur les anciennes éditions non augmentées et dont le privilège estoit finy » et que la veuve n'a pas fait enregistrer sa continuation de privilège sur les registres de la communauté des libraires³⁰. Comme l'a montré Jean-Dominique Mellot, il s'agit en réalité des derniers feux de la contestation procédurière déployée par les imprimeurs rouennais pour protester contre le verrouillage des privilèges des livres nouveaux par la librairie parisienne. De manière plus efficace, les libraires lyonnais guettent le moment de l'expiration du privilège décennal de la veuve Bénard, en février 1695. Dès avril 1696, l'imprimeur André Molin demande la permission d'imprimer le *Gradus*³¹. A sa suite, son

²⁷ Une autre allusion au conflit entre *Gradus ad Parnassum* et *Regia Parnassi* se trouve dans l'avis du libraire paru en tête de l'édition lyonnaise de 1699.

²⁸ Pour Lyon, Anne Bérroujon, « Les réseaux de la contrefaçon de livres à Lyon dans la seconde moitié du XVII^e siècle », *Histoire et civilisation du livre*, II, 2006, p. 85-112. Pour Rouen, Mellot, *L'édition rouennaise*.

²⁹ BnF, ms. fr. 21814.

³⁰ Voir le procès mené devant le Conseil en 1691-1692 (arrêts cités par Georges Lepreux, *Gallia typographica*, t. III/2, Paris, 1912, *Documenta*, n° 696-698, p. 235-241).

³¹ *Gradus ad Parnassum*, Lyon, sumptibus Horatii Molin, 1699, p. [7], permission d'imprimer du 9 avril 1696 [Ars 8-BL-1030].

confrère Jacques Guerrier obtient un privilège local qui lui confère le monopole d'exploitation du titre dans la ville de Lyon³². La veuve Bénard réussit bien à obtenir, en juillet 1696, un nouveau privilège général de huit ans sur le titre, mais il est révoqué le 4 décembre 1703, après que les Lyonnais ont fait valoir les titres obtenus dans l'intervalle entre les deux privilèges³³.

La libération des droits sur le *Gradus* n'est pas un accident. Dans les premières années du XVIII^e siècle, sous l'offensive de libraires provinciaux, d'autres ouvrages classiques sortent du régime du privilège général pour entrer dans celui du privilège local, restreint à une ville, voire à celui de la permission simple, qui n'assure plus aucun monopole. En août 1703, la même veuve Bénard a vu annuler son privilège général sur les ouvrages destinés aux collèges jésuites et en juillet 1704, la veuve Thiboust a perdu celui qu'elle détenait sur le *Petit apparat royal*, célèbre dictionnaire franco-latin³⁴.

Le passage au régime du privilège local autorise d'autres stratégies. L'impression du *Gradus* est désormais possible en province, comme à Rouen où Richard Lallemand en obtient les droits en 1711. Dans la capitale, le marché du *Gradus* reste entre les mains de la veuve Bénard, qui a obtenu en novembre 1710 un privilège local d'une durée de cinq ans, puis de Jean Barbou, qui a racheté le fonds de la veuve en mars 1712 et obtenu la reconduction du privilège local en 1715. Celui-ci interdit l'importation à Paris des exemplaires imprimés en province, mais le marché reste dans les faits difficile à protéger. Les livres provenant de province doivent être visités par la Chambre syndicale, mais beaucoup d'irrégularités lui échappent, qu'il s'agisse de livres interdits, de contrefaçons d'ouvrages autorisés ou de volumes violant un privilège local. Le libraire Jean-Baptiste Brocas est un habitué de la manœuvre consistant à faire venir des ouvrages de Rouen ou de Châlons pour les vendre aux collégiens dans sa boutique de la rue Saint-Jacques. Entre 1713 et 1719, il reçoit ainsi des dizaines d'exemplaires du *Gradus ad Parnassum* imprimés à Rouen par Richard Lallemand, mais également de l'*Officina latinitatis* et du *Petit Apparat Royal*, qui appartiennent aux fonds de la veuve Thiboust et de Jean-Baptiste Claude Bauche. Si elles se terminent généralement par des condamnations (comme c'est le cas ici), ces opérations restent malgré tout fructueuses, et de ce fait très courantes dans les premières décennies du XVIII^e siècle³⁵.

De leur côté, les libraires détenteurs des privilèges ne ménagent pas leurs efforts pour tirer le plus grand bénéfice des droits acquis, sans s'arrêter au moment de leur expiration. Comme bien d'autres de leurs confrères, la veuve Bénard et Jean Barbou se prêtent à diverses manipulations sur les frontispices et le texte des privilèges que, suivant la réglementation royale, ils sont tenus de faire figurer sur les volumes. Lorsque la première fait imprimer le *Gradus* en mars 1710, sans aucun privilège ni permission, « elle inséra à ce livre le privilège de 1696 et data le frontispice de l'année 1698 pour faire entendre au public que c'étoit l'édition de 1698, parce qu'elle n'avoit point alors de privilège, ni de permission pour ce livre »³⁶. Cette édition apparaît aujourd'hui particulièrement rare : nous n'en avons trouvé

³² BnF, ms. fr. 21939, n° 1215.

³³ BnF, ms. fr. 22071, pièce 215.

³⁴ BnF, ms. fr. 22071, pièce 215.

³⁵ BnF, ms. fr. 22072, pièces 20, 41, 44-55.

³⁶ BnF, ms. fr. 22072, pièce 44. *Mémoire pour le sieur Jean-Baptiste Brocas, libraire à Paris. Contre le sieur Jean Barbou, aussi libraire à Paris*, « Récit de ce qui est arrivé au sujet du privilège du *Gradus*, depuis 1696 jusqu'en 1714 », p. 9. La veuve n'obtient un privilège local qu'en novembre 1710.

trace que d'un exemplaire, conservé à la Bibliothèque nationale d'Espagne³⁷. Son successeur Jean Barbou, grand éditeur de textes classiques à destination des collèges jésuites, ne recule pas non plus devant ce genre d'arrangements. Au printemps 1713, il décide de donner une nouvelle édition du *Gradus* : la proximité de la rentrée scolaire de Pâques et la pénurie de *Gradus* liée aux déboires financiers récents de la veuve Bénard offrent l'assurance d'une distribution rapide. Il décide de remettre en circulation les vieux volumes du fonds Bénard en faisant réimprimer des frontispices à son nom, comme c'est l'usage. Mais il ne dispose pas du texte exact du privilège local de 1710, car les papiers de la veuve sont alors détenus par ses créanciers. Qu'à cela ne tienne : Barbou redate simplement de 1710 le texte du privilège obtenu par la veuve en 1696. Une fois en possession du bon texte, s'apercevant de la différence des termes, « il fit refaire une seconde fois le frontispice du *Gradus ad Parnassum*, et y mit le privilège de 1710 entier et tout au long »³⁸. C'est pain béni pour son adversaire Jean-Baptiste Brocas, qui accuse Barbou d'avoir « fabriqué et falsifié des privilèges du grand sceau pour les livres intitulés *Gradus ad Parnassum* et *Principia Linguae Graecae* »³⁹. Mais alors que Barbou échappe à la saisie des exemplaires des *Principia* en faisant corriger chaque copie du privilège défectueux, les deux émissions du *Gradus* se retrouvent encore aujourd'hui dans nos bibliothèques. L'exemplaire de la bibliothèque municipale de Châlons-en-Champagne présente bien le privilège local de la veuve Bénard, d'une durée de cinq ans, délivré le 23 novembre 1710, mais celui de la bibliothèque de l'Arsenal porte le texte frauduleux du privilège général de 1696, simplement redaté du 23 novembre 1710 et réduit de huit à quatre ans⁴⁰.

A partir du moment où le titre n'est plus protégé par un privilège général, l'ouvrage connaît une belle postérité. A Paris, la famille Barbou en poursuit la production durant tout le XVIII^e siècle, avec au moins huit éditions à partir de 1713. Mais le titre entre aussi dans le premier tiers du siècle dans le magasin de la veuve Brocas et de son jeune frère Denis-Jean Aumont, dans celui de Jean Desaint et de Jean Lucas Nyon⁴¹. Le second grand lieu de production français est Rouen, où le *Gradus* est produit tout au long du siècle par la famille Lallemand, Richard IV (1655-1736), son fils Nicolas (1683-1764) qui lui succède en 1723 et le fils de ce dernier, Richard-Gontran (1725-1807), en faveur duquel il se démet en 1754. On connaît au moins vingt éditions du *Gradus* produites par la famille entre 1712 et 1788, qui alimente tout le réseau des collèges du quart nord-ouest de la France⁴². Le reste de la production française est plus mince. A Lyon, la production des *Gradus* est dispersée entre plusieurs officines (Horace Molin en 1699, les frères Bruyset en 1725, Benoît-Michel

³⁷ BNE, Sede de Recoletos, 7/11382. Le *Catalogue des livres de la bibliothèque publique de Rennes* (Rennes, 1823-1828) en mentionne également un exemplaire, qui ne s'y trouve plus aujourd'hui.

³⁸ BnF, ms. fr. 22072, pièce 20.

³⁹ En 1713, Barbou a fait imprimer les *Principia linguae graecae* dans l'imprimerie de son jeune frère à Limoges. La copie utilisée par les ouvriers provient du fonds Bénard, dont le privilège est simplement redaté, sans le collationner avec celui de 1711 que Barbou a obtenu des jésuites.

⁴⁰ Respectivement Châlons-en-Champagne, AF 11598 et Ars. 8-BL-1031.

⁴¹ Anne Aumont succède à son mari Jean Baptiste Brocas en 1729 et s'associe à son frère Denis Jean Aumont en 1741, jusqu'à sa mort en 1754.

⁴² La dynastie des Lallemand est particulièrement active dans ce type de production depuis les premières années du XVII^e siècle, au moment de l'ouverture du collège jésuite de Rouen (1603), produisant entre autres le *Parnassus poeticus* de Nicolas de Nomexy et la *Prosodia* d'Henricus Smetius (Mellot, *L'édition rouennaise*, p. 79. Jean Quéniart, *L'imprimerie et la librairie à Rouen au XVIII^e siècle*, Paris, 1969).

Mauteville en 1758 et 1772) ; les frères de Ville et les frères de Tournes produisent également une version espagnole du *Gradus* destinée à l'exportation⁴³. Enfin, on en connaît au moins une édition chez Jean Faulcon à Poitiers en 1740.

Usages de la marche.

Comme d'autres ouvrages scolaires, de nombreux *Gradus* portent encore la trace de leur manipulation par les élèves⁴⁴. Les annotations y sont le plus souvent confinées aux contre-plats et pages de garde : les jeunes gens y apposent leur nom, leur classe, ornent leur signature de boucles et d'arabesques. Louis Picques, élève de troisième (*tertianus*) ou Fournier, élève au collège Louis-le-Grand en 1750, se contentent d'un ex-libris manuscrit⁴⁵. D'autres remplissent les espaces liminaires de « signes de soi » qui participent à l'appropriation de l'objet et à l'affirmation du sujet, même si la signature récurrente peut également être un exercice d'écriture, un moyen de tromper l'ennui ou même un marquage. Auguste Leroux appose ainsi sa signature sur les pages de garde de son *Gradus* et pas moins de treize fois à l'intérieur du volume⁴⁶. Certains singent les avertissements en usage dans les bibliothèques institutionnelles : « à moi Tarente si quelqu'un y touche il saura de quel bois je me chauffe », avertit le jeune propriétaire d'un exemplaire rouennais de 1752⁴⁷ – ou règlent leurs comptes avec l'institution : « après mon noviciat je vous le remettrai parce que j'en aurai plus besoin, ainsi tranquillisez vous prenez patience »⁴⁸. Les espaces liminaires sont aussi fréquemment utilisés par les élèves pour s'exercer à la composition latine, à défaut d'autre support d'écriture. Celui qui signe Menneville appose sur son exemplaire les premiers mots d'une célèbre énigme, *quinque sumus fratres, duo sunt sine barba et tres habent*, distique ici incomplet désignant les feuilles du calice de la rose⁴⁹. Il y porte également la traduction latine d'expressions françaises comme « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée » (*Bona fama melius valet quam cingula aurea*) ou des moralités (*Quod in delectatione concipitur cum dolore generatur*, « Ce qui a été conçu dans le plaisir naîtra dans la douleur »).

Il arrive que ces jeux d'écriture ne restent pas confinés aux pages liminaires, mais envahissent les espaces blancs du texte, marges ou fin de chapitres. Le propriétaire de l'exemplaire de l'édition parisienne de 1713 conservé à la bibliothèque de l'Arsenal a manifestement passé de longues heures sur le volume. Élève au collège de Beauvais entre

⁴³ Sur la production lyonnaise à destination du marché espagnol, Roger Chartier, « Livre et espace : circuits commerciaux et géographie culturelle de la librairie lyonnaise au XVIII^e siècle », *Revue française d'histoire du livre*, nouv. série, 1, 1971, p. 77-108. Pour la période précédente, Christian Péligré, « Les éditeurs lyonnais et le marché espagnol au XVII^e siècle », dans *Livre et lecture en Espagne et en France sous l'Ancien Régime* (actes du colloque de Madrid, 1980), Paris, 1981, p. 85-93.

⁴⁴ Sur l'annotation des ouvrages scolaires, Emmanuelle Chapron, « Lire plume à la main. Lire et écrire à l'époque moderne à travers les ouvrages annotés du fonds ancien du Centre culturel irlandais », *Revue française d'histoire du livre*, 131, 2010, p. 45-68.

⁴⁵ BnF YC-13266 (Paris, 1652), Ars. 8-BL-1033 (Paris, 1734).

⁴⁶ Châlons-en-Champagne AF 25 529 (Poitiers, s.d.).

⁴⁷ Ars. 8-BL-1040 (Rouen, 1752), p. 976 et contre-plat supérieur. Un exemplaire de 1668 provenant de la maison professe des jésuites de Paris (BnF YC-4655) porte une languette imprimée interdisant l'extraction de l'ouvrage, *Ne extra hanc Bibliothecam efferatur. Ex obedientia*. Cette mention se retrouve sur tous les ouvrages ayant appartenu à l'érudit Pierre-Daniel Huet (1630-1721), dont l'ex-libris imprimé figure sur le contre-plat de tête et qui a légué sa bibliothèque aux jésuites.

⁴⁸ Ars. 8-BL-1039 (Paris, 1687).

⁴⁹ Ars. 8-BL-1030 (Lyon, 1699). Sur l'énigme, voir le *Mercurius français* de juin 1766, p. 49.

1721 et 1724, le jeune de La Valette en a annoté la gravure liminaire, rempli les marges de jeux de plume et d'essais métriques, et utilisé les espaces vierges pour dater les étapes de sa progression ou tromper son ennui. Il fixe la mémoire de « ce 9 février 1722 à 6 heures trois quarts près de 7 heures du soir à ma place auprès de... » dans l'espace entre les lettres C et D du dictionnaire⁵⁰. Le 13 août 1722 le voit à la page 209, « dans le cabinet vers la fenêtre, à 8 heures 3. quart du soir. en seconde ». Les multiples annotations témoignent d'une concentration et d'une assiduité médiocres : en juin 1724, l'élève est un « veterant de rhétorique », c'est-à-dire qu'il a redoublé cette classe⁵¹. Les marges sont enfin un espace où s'expriment les amitiés et les voisinages de banc : des séries de chiffres dans les marges supérieures ressemblent à des messages codés, quand les nombreuses signatures marginales – Giraucourt, Le Preux – inclinent à assimiler l'ouvrage scolaire à un *liber amicorum*⁵².

Certains exemplaires du *Gradus* font ainsi figure de « livre total », rassemblant efforts scolaires et secrets intimes. Le plus richement annoté en ce sens est sans doute celui de la famille Berkeley, conservé au Centre culturel irlandais de Paris⁵³. Les annotations permettent d'en attribuer l'usage aux fils et neveux de l'évêque anglican George Berkeley (1685-1753), le célèbre philosophe. À son arrivée dans le diocèse de Cloyne, à 20 miles de Cork, en 1734, la famille compte deux fils : Henry, né en Amérique, qui a alors 5 ans, et George, né à Londres en 1733. Quatre enfants naissent ensuite, William en 1736, Julia en 1738, ainsi que John et Sarah qui ne survivent pas. En 1741 s'installe dans le voisinage Robert Berkeley le frère de l'évêque. Nommé recteur de Middleton, il sert également comme trésorier de Cloyne et vicaire général du diocèse. Il vit à Ballynacorra (ou Ballinacurra) avec sa femme, Anne Elizabeth, et ses enfants, George, Joshua, William, Robert, Arabella, Mary, Elizabeth et Ann. Les deux familles échangent de fréquentes visites et les neveux profitent des activités proposées aux enfants de l'évêque. Esprit cultivé, amateur de musique et de peinture, Berkeley ne ménage pas ses efforts ni son argent pour offrir à ses enfants l'éducation la plus complète possible, se réservant de leur donner les cours de grec et de latin⁵⁴. C'est dans ce cadre d'une éducation domestique qu'était utilisé le *Gradus ad Parnassum*, dont les jeunes gens ont couvert les marges d'une infinité de dessins, calculs mathématiques, devises, citations ou jeux de mots, au crayon ou à l'encre.

Les cousins semblent utiliser l'ouvrage de conserve : leur âge rapproché et leur isonymie – il y a deux George et deux William Berkeley – rendent difficile l'identification des scripteurs. Les résultats d'une étude graphique ne doivent par ailleurs pas être surinterprétés, dans la mesure où les jeunes gens se font justement un jeu de travailler leur écriture et leur signature, comme en témoignent les innombrables variations, probablement de la même plume, autour du paraphe GB⁵⁵. C'est un George Berkeley qui marque le plus le *Gradus* de son empreinte, avec plus de soixante occurrences de signatures complètes ou abrégées

⁵⁰ Ars. 8-BL-1031 (Paris, 1713). Les marges rognées ne permettent pas de reconstituer toute l'annotation.

⁵¹ *Ibid.*, p. 713, marge supérieure rognée : « ce 24 de juin 1724. un samedi / De la Valette veterant de Rhétorique / au college de beauvais. à 5 heures / et 1. quart passé, as[sis] entre la f[enêtre] / et la cha[i]se ».

⁵² Plus qu'à la transmission du volume d'un élève à l'autre, malgré l'écart entre l'édition et les dates des annotations. L'absence de catalogue des élèves du collège de Beauvais ne permet malheureusement pas d'identifier les signataires.

⁵³ CCI, Fonds ancien, B 1010.

⁵⁴ Arthur A. Luce, *The Life of George Berkeley Bishop of Cloyne*, Londres, Thomas Nelson and Sons, 1949. Alexander Campbell Fraser, *Life and letters of George Berkeley*, Oxford, Clarendon Press, 1871.

⁵⁵ CCI, B 1010, p. 304.

(George Berkeley, GBerkeley, Geo Berkeley), de monogrammes (GB, ^GB), de jeux d'écriture (son nom écrit en grec, de la main gauche ou en colonne), à l'encre ou au crayon. C'est en effet, comme il l'écrit, « his book ». On ne peut cependant pas exclure la participation de son cousin George, ni même des deux William, dont l'initiale du prénom latinisé est également G, comme le montre l'inscription de la page 439 où sont juxtaposés les noms des quatre cousins⁵⁶. Joshua, né en 1742, y trouve également le terrain d'essai de ses ambitions poétiques : ce « Gradus by which Mr J. Berkeley ascended to the summit / of Parnassus » (p. 242) offre ses marges à ses premiers poèmes :

The morning by Joshua Berkeley

 The sun now rising bids the hours
 his horses to prepare (p. 279)

Dans la rubrique *Poetae illustres*, à côté de Virgile, Homère, Tibulle et quelques autres, il ajoute d'une plume décidée « Lucretius Claudianus Stadius Joshua » (p. 564). Souvent datées, ces annotations permettent de situer dans les années 1747-1752 le cœur de vie de l'ouvrage, temps de formation des jeunes gens et de cohabitation joyeuse des familles, avant la mort de William, fils de George, en 1751, le départ de son frère George pour Christ College, la renonciation de l'évêque à sa fonction et le départ de toute la famille pour Oxford⁵⁷.

L'ouvrage conserve deux grands types d'inscriptions. Comme de juste, le *Gradus* sert d'abord à tout autre chose qu'aux études latines. Dans les marges sont posés des calculs ludiques ou savants, comme ces deux grilles à 9 cases dont le total horizontal fait 15 – l'une remplie, l'autre à compléter autour d'un 5 central –, ou le laborieux décompte des vers des quatre livres des *Géorgiques*. On y retrouve les traditionnels jeux de mots comme, page 436, « Dic sit an Tellus Meretrix / Dick sit and tell us merry tricks ». C'est le lieu des rêveries romantiques ou des croquis maladroits : dessins de rose, pêche, olive, cocotier, noix de coco, scène de combat à l'épée, l'un des combattants enfonçant son épée dans le torse de l'autre, d'où sort un flot de sang. C'est également le garde-mémoire des petits faits ordinaires et des événements historiques, couronnements et naissances princières⁵⁸.

Les marges sont surtout un espace de sociabilité. De très nombreux amis des jeunes gens émargent sur le volume, dont certains plusieurs fois et en fratrie comme Thomas et Catherine Luby, Maria et William Lumley, Edward Supple, Richard Longfield, James Uniacke ou encore John Stanley, probablement le célèbre organiste aveugle⁵⁹. C'est là toute la

⁵⁶ Geo. Berkeley natus 19th october 1734 [George, 1^{er} fils de Robert (1734-1804), vicaire choral de Cork en 1769], Gu. Berkeley natus 21th June 1735 [William, 4^{ème} fils de George (1735-1751)], GB natus 23^d oc[tobe]r / 1733 [George, 2^{ème} fils de George (1733-1795), poursuit une carrière ecclésiastique], 1750 / Gulielmus Berkeley / natus june 20th 1747 [William, 3^{ème} fils de Robert (1747-1814), curé de Midleton en 1772]

⁵⁷ Même si William, fils de Robert, né en 1747, annote encore l'ouvrage en 1761 et sans doute jusqu'en 1765.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 475 (« Rex Georg. 3^{tius} juvenilis Londini hodié X calendar. 8bris cum regina / juvenili germanica coronati erant cum gaudio maximo gentium // coronatio / celebrata / fuit illum/inationib/us / maximis », enregistrant les festivités du couronnement du jeune roi Georges III et de son épouse, le 25 octobre 1760 à Londres, avec le dessin d'un couple de têtes) ou p. 752, rappelant la naissance de George Augustus Frederick, futur George IV (« Mem. On Wednesday [sic] the 18th Day of August 1762 / a British Prince was Born »).

⁵⁹ John Stanley est qualifié de « organist of y^e Temple » (p. 742). John Stanley (1712-1786) a eu une carrière précoce : il a été organiste de la cathédrale Saint-Paul (1723) puis de Saint-André, avant d'être recruté par la Society of the Inner Temple (l'une des quatre Inns of Court) en 1734, où il reste jusqu'à sa mort. Richard

joyeuse compagnie de la baronnie d'Imokilly, où la demeure épiscopale jouxte les maisons et châteaux de la noblesse locale, Castle Mary, demeure des Longfield, Rostellan Castle, demeure du duc d'Inchiquin, Castle Martyr, résidence d'une branche des Fitzgerald ou Ballymaloe Castle, demeure de Hugh Lumley. Le diaire de William Berkeley, neveu de l'évêque, témoigne de l'intense sociabilité qui entoure la « manse house », concerts, soirées, sur laquelle le *Gradus* offre un aperçu original à la hauteur de la jeune génération. Ce *Liber amicorum* porte la marque des amitiés et des rivalités, des attirances et des tensions. C'est un terrain de séduction – dans la marge de la page 10, une inscription, « vous avez la clef », *en français dans le texte*, encadre le dessin d'un cœur entourant une serrure. C'est également le lieu des règlements de comptes de jeunes gens à la fierté amochée : « Kit Lumley is a wicked abandoned profligate / wretch », « Kit L. debauchee », « Miss De Voirez you go to hel », clament les marges⁶⁰.

Etroitement lié à la vie sociale de la jeunesse de Cloyne, l'ouvrage est en second lieu un instrument de travail assidument utilisé. Les lecteurs en couvrent les marges d'une centaine d'expressions latines plus ou moins longues. Il est difficile de reconstituer la genèse de ces écritures, dont le rapport au texte n'est pas toujours évident et dont seul un petit nombre est directement tiré des auteurs classiques, Horace, Phèdre, Macrobe ou Virgile⁶¹. S'agit-il pour les autres de phrases modèles proposées par le maître pour faciliter l'apprentissage du vocabulaire et de la grammaire latine ? D'une pratique maladroite, mais personnelle, de l'art de la maxime et de la composition latine en vers ? De sujets de compositions ? Si le texte fournit souvent une amorce à l'écriture, celle-ci s'en détache rapidement ou n'entretient avec lui qu'un rapport oblique. Ainsi, à la page 12, l'annotation « Sic vitium sic crimen celatum conservit » jouxte les articles *abscondo* (cacher, dont un synonyme est *celo*) et *absolvo* (absoudre, dont les phrases exemples font référence à *crimen*). A la page 56, l'annotation « Ambitio semper torquet cum laudis [mot illisible] / mortales animos » (« L'ambition tourmente sans cesse les âmes mortelles ») répond à l'article *Ambitio* de la page 57, où l'on trouve, dans la rubrique VERS., les exemples suivants : « Mortalia corda exagitat, torquet, sollicitat [...] Mortalesque animos urit [...] ». Beaucoup plus loin, l'annotation est développée en quelques vers :

Ambitio Demens torquet mortalia corda
semper et insana cum spe succendit
dandis amor nimius Phaetontem <honoris> perdidit (p. 549)

De la même manière, l'article *Formicae* (fourmis) suscite quelques vers, dont les ébauches et les variantes sont posées dans les pages alentour :

Longfield, dont le nom apparaît trois fois, est qualifié p. 372 d'« Armiger, unus ex pacis iudicibus / sub rege Georgio 3^{to} » (chevalier, un des juges de paix sous le règne de Georges III). Beaucoup d'autres apparaissent ponctuellement, qu'il est difficile d'identifier.

⁶⁰ Respectivement p. 52, p. 246, p. 196.

⁶¹ « Virtus est vitium fugere », p. 42 (Horace, *Épîtres*, I, 1), « Heus, inquit, linguam vis meam praecludere », p. 346 (Phèdre, *Fables*, I, 23), « non cuivis homini contingit adire Corinthum », p. 395 (Horace, *Épîtres*, I, 17), « non omnia possumus omnes », p. 395 (Macrobe, *Saturnalia*, V, 16), « Vulpinos catulos / aquila », p. 454 (vers de la fable de Phèdre « L'aigle et le renard », livre I, 27), « Vitae summa brevis spem nos vetat inchoare longam », p. 472 (Horace, *Carmina*, I, 4, v. 13), ou encore l'« aquosus Orion » du chant IV de l'*Enéide* (p. 766).

Sicut apes sedulo volitant per florea rura
carpentes violas formicae ac agmine nigro
haud segnes operi insistunt providaeque laborant⁶²

L'inspiration virgilienne, évidente dans ces vers, témoigne encore une fois de la manière de travailler des jeunes gens, forgée par l'imitation des grands auteurs dont ils reprennent les expressions et les tournures⁶³. Enfin, un grand nombre d'annotations n'ont pas de relation évidente avec le texte : elles se présentent comme des maximes, des réserves de formules poétiques ou des ébauches de poèmes dont les ratures se prolongent sur plusieurs pages.

Produit sans interruption pendant un siècle et demi avant la Révolution, le *Gradus ad Parnassum* fonctionne comme un révélateur des évolutions économiques, pédagogiques et culturelles du monde de la librairie scolaire. Les registres de la Librairie permettent de suivre les transformations du statut éditorial du titre, du privilège général à la permission simple, et la fin du monopole parisien sur les nouveautés scolaires du second XVII^e siècle. Sur fonds de lourdes inerties, les adaptations du texte marquent à la marge le déclin du latin dans le monde scolaire et la nécessité du recours à la langue vernaculaire dans l'apprentissage des langues classiques. Enfin, les innombrables *marginalia* portés par les volumes donnent à voir une jeunesse vivante, tour à tour studieuse et oisive, dans un dialogue laborieux avec les auteurs classiques et les sociabilités des salles de classe.

Annexe

Les éditions françaises du *Gradus ad Parnassum*

Abréviations :

AN : Archives nationales, Paris

Ars : Bibliothèque nationale de France, bibliothèque de l'Arsenal, Paris

BAM : Portal zu Bibliotheken Archiven Museen [catalogue collectif des bibliothèques d'Allemagne]

BM : bibliothèque municipale

BNE : Biblioteca Nacional de España BnF : Bibliothèque nationale de France

CCI : Centre culturel irlandais, Paris

CCPB : Catálogo Colectivo del Patrimonio Bibliográfico [catalogue collectif des bibliothèques d'Espagne]

COPAC [catalogue collectif des bibliothèques d'Irlande et du Royaume-Uni].

Martin : Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, Genève, 1999 (3^{ème} éd.).

Mellot : Jean-Dominique Mellot, *L'édition rouennaise et ses marchés (vers 1600-vers 1730)*, Paris, 1998.

Paris

⁶² *Ibid.*, p. 302 (Comme les abeilles volètent avec zèle dans les champs fleuris, / Goûtant les violettes, les fourmis en noire colonne / Sans paresse s'attachent à l'ouvrage et prudentes, travaillent). Voir également, dans les pages voisines, « formicae ac agmine nigro / grana vehunt ope exiguo » (p. 302, près de l'article *Formicae*) ; « grana vehunt ore exiguo – sic absque » (p. 334, près de l'article *Granum*) ; « Sicut apes sedulo volitant florea <hoc age> prata / carpentes violas, formicae ab agmine nigro grana vehunt ope exiguo » (p. 405).

⁶³ Virgile, *Enéide*, IV (Ainsi, quand des fourmis la diligente armée, Des besoins de l'hiver prudemment alarmée, Porte à ses magasins les trésors des sillons, Leur foule au loin s'empresse, et leurs noirs bataillons, Par un étroit sentier s'avancant sous les herbes, Entraînent à l'envi la dépouille des herbes – traduction de l'abbé Delille, 1834). On en trouve un autre exemple p. 372, dans une variation sur le thème de la vie d'Aurélien, d'après les *Scriptores Historiae Augustae*, 23, 1.

- *Gradus ad Parnassum sive latina poeseos tirocinium*, Jean Julien, permission d'imprimer du 21 mai 1655 [BnF, ms. fr. 16753, fol. 21].
- *Novus synonymorum... thesaurus..., sive Gradus ad Parnassum...*, Guillaume Bénard, 1659 (4^e éd.) [BM Valognes, C 6988]
- *Gradus ad Parnassum*, Jean Jullien, 1660 [Martin]
- *Novus synonymorum... thesaurus..., sive Gradus ad Parnassum...*, Simon Bénard, 1662 (5^e éd.) [BnF YC-4653]
- *Novus synonymorum... thesaurus..., sive Gradus ad Parnassum...*, Simon Bénard, 1663 [BM Marseille, 43915].
- *Gradus ad Parnassum, sive Novus synonymorum... thesaurus*, Simon Bénard, 1666 (8^e éd.) [BnF YC-4654]
- Simon Bénard, 1668 (9^e éd.) [BnF YC -4655]
- Simon Bénard, 1674 (11^e éd.) [CCPB]
- Simon Bénard, 1678 [BM Le Mans, BL 8* 1358]
- Simon Bénard, 1679 (12^e éd.) [BM Avignon 8° 8666]
- veuve Simon Bénard, 1684 (13^e éd.) [COPAC]
- veuve Simon Bénard, 1687 (14^e éd.) [Ars 8-BL-1029]
- veuve Simon Bénard, 1698 [fausse date pour 1710 ?] [BNE; *Catalogue des livres de la bibliothèque publique de Rennes*, Rennes, 1823-1828]
- Jean Barbou, 1713 [Ars 8-BL-1031 ; BM Châlons, AF 11598]
- Jean Barbou, 1721 [BM Amiens, BL 1132 B]
- frères Barbou, 1722 [BnF YC-4658 et FB-6151 ; BM Beaune, P 771]
- veuve Brocas, 1732 [Ars 8-BL-1033 ; BM Cherbourg, 3247 in-8° ; BM Nancy, 266486]
- frères Barbou, 1734 [Ars 8-BL-1034 ; BM Beaune, P 772 ; BM Limoges, L 870]
- frères Barbou, 1736 [annoncé dans le *Catalogue des livres imprimez...*, BnF Q-2997]
- « Pictavii et veneunt Parisiis », Jean Desaint, 1740 [Ars 8-BL-1036]
- veuve Brocas, 1744 [Ars 8-BL-1038 ; BM Troyes, y.9.1436]
- Jean Lucas Nyon, 1746, 1011 p. in-4° [BNE]
- Denis-Jean Aumont, 1757, in-8° [BnF YC-4660 ; Ars 8-BL-1041 et 8-BL-1043 ; BM Troyes, B.L. 1972 BIS]
- Joseph Gérard Barbou, 1758 [CCC]
- s.n., 1767 [BM Dole, TH 3205]
- Joseph Gérard Barbou, 1769 [Ars 8-BL-1044 ; BM Dijon, I-3508]
- Joseph Gérard Barbou, 1784 [BM Niort, 1895]

Lyon

- Horace Molin, 1699 (15^{ème} éd.) [Ars 8-BL-1030]
- Frères Bruyset, 1725, « Editio nova, correctior et auctior a P. J. Vaniere S.J. » [Ars 8-BL-1032]
- Frères de Ville, 1742 [BAM ; BNE]
- Frères de Ville, 1750 [CCPB]
- Benoit Michel Mauteville, 1758 [BM Lyon A 497475 CGA ; BM Amiens, BL 1134 B]
- Frères de Tournes, 1765 [avec un texte introducteur en espagnol et un dictionnaire latin-espagnol] [COPAC]
- Benoit Michel Mauteville, 1772 [BM Lyon, A 507753 CGA; BM Roanne, R2 A 1177]

Poitiers

- Poitiers, Jean Faulcon, 1740 [Ars 8-BL-1035 ; BM Nantes, 24506 ; BM Poitiers, DP 542]

Rouen

- Richard Lallemand, 1712 [BnF YC-4656]
- 1717 [Mellot, p. 546]
- 1722 [*ibid.*]
- 1724 [*ibid.*]
- Richard et L. Lallemand, 1733 [BnF YC-4659]
- Nicolas Lallemand, 1740. [COPAC]
- Nicolas Lallemand, 1743 [Ars 8-BL-1037]
- Nicolas Lallemand, 1744 [BM Nantes, 24507]
- Nicolas Lallemand, 1750 [BM Troyes, d.g. 12620]
- Nicolas Lallemand, 1752 [Ars 8-BL-1039 et 8-BL-1040 ; BM Toulouse, 206/F2322 ; BM Orléans, D 975 ; BM Amiens, BL 1133 B]

- Richard Lallemand, 1754 [BM Châteauroux, C 1946]
- Nicolas Lallemand, 1757 [Ars 8-BL-1042 ; BM Cherbourg, NA 866 ; BM Rennes, 82974]
- Nicolas Lallemand, 1761 [BM Blois, F 4081]
- Richard Lallemand, 1766 [BnF Ht Jardin P95/770]
- Richard Lallemand, 1770 [BM La Rochelle, 17600 C ; BM Caen, VX B 113 ; BM Bourg-en-Bresse, FA 111587]
- Richard Lallemand, 1772 [BM Coutances, 3609 ; BM Angers, 1071 ; BM Metz, SSSK 502]
- Richard Lallemand, 1775 [BM Roanne, R2 A 2750 ; BM Rennes, 82975]
- « ex typographia privilegio distincta », 1779 [BnF YC-4661 ; BM Niort, 1894]
- « ex typographia privilegio distincta » [= Lallemand, d'après le privilège], 1784 [BM Orléans, D977 ; BM Caen, VX A 1889]
- « ex typographia privilegio distincta » [Richard-Gontran Lallemand], 1788 [BnF 8-Z R ROLLAND 12742].